

Gilles Archambault
MES DÉBUTS DANS L'ÉTERNITÉ
Montréal, Boréal, 2022, 134 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Le titre du récent recueil de Gilles Archambault résume bien la teneur des trente nouvelles qu'il y a réunies. Elles portent pour l'essentiel sur deux problématiques : le vieillissement de l'humain et l'attente de la mort. L'auteur, connu et apprécié pour son tempérament mélancolique, offre un bel éventail de ce qui nous attend en fin de vie, avec un accent résolument posé sur les hommes. La majorité des textes suivent la même formule : le « je » identifie la voix narrative, la plupart du temps celle d'un homme âgé, pour introduire ensuite un autre personnage et sa situation particulière qui sera évaluée au fil du texte, suivi d'une « chute » rapide.

Ce procédé serait lassant s'il n'y avait pas l'intelligence, la sensibilité et la fine écriture de l'écrivain, capable de condenser en quelques mots le parcours du sujet désillusionné et les rêves qu'il n'a pas pu, ou voulu, réaliser. Déçu, il attend la mort, comme dans « *Tædium vitæ* » ou « Jamais plus », où les narrateurs ont connu une vie en apparence belle, confortable, et une position respectable dans la société. Malgré le confort, l'épouse les a quittés. Depuis, la solitude leur pèse, au point où le personnage du premier texte mentionné songe à se défenestrer, alors que celui du second, pourtant un amateur de musique, déteste son vieux piano qu'il n'a pas fait accorder depuis des années. Désœuvré, désabusé, il attend sa fin, « un événement qu'il n'aurait pas le loisir de regretter ».

Même si la gent masculine est fortement représentée, les femmes ne sont pas pour autant oubliées, même si elles prennent rarement la parole, comme dans « Je t'observe depuis des mois » : une jeune rédactrice pigiste sait que son patron, marié, trois enfants,

lui tourne autour. Elle renverse la vapeur et attend le moment propice pour lui tendre un piège — on comprend vite qu'elle est habile et qu'elle réussira. Mais pas tous les personnages féminins sont de cet acabit quelque peu sournois : dans « Je tape vos manuscrits », nous découvrons que le narrateur a été jaloux de Sébastien, un bon copain. Celui-ci avait su attirer l'adorable, la magnifique Anne-Marie dont son ami a été également amoureux. Le hasard veut qu'il la croise peu après une rencontre avec Sébastien qui lui avait demandé des nouvelles d'elle. Il invite Anne-Marie à un café. Là, elle lui raconte son histoire, sa vie ratée, avoue qu'elle se sent seule et si pauvre qu'elle a dû se résigner à taper des textes mort-nés d'auteurs sans envergure. Au même moment, son vis-à-vis sent ressurgir son ancien amour, il lui propose de se revoir. Elle ne répond pas. Le lendemain, il apprend qu'elle s'est suicidée. Son seul commentaire : « Une chic fille, Anne-Marie, aucun doute. »

L'ennui et le souvenir de celles qui ont abandonné leur mari rendent la fin de vie de l'homme, seul et vieux, plus difficile encore que la maladie. Parfois, des distractions peuvent en alléger le poids de l'âge et soutirer au lecteur un sourire, comme l'entrée en scène d'une chatte obèse que la fille du narrateur a offerte à son père. Celui-ci se montre content du cadeau qui lui ressemble en tous points : la plupart du temps, le félin dort, tout comme son maître. Ce dernier trouve agréable que la chatte et lui s'ennuient ferme, chacun de son côté. Tout à coup, l'homme se rappelle qu'il y a quarante ans de cela, sa petite amie Michelle, morte depuis, l'appelait « mon chat » : ce mot tendre provoque chez lui un accès d'apitoiement sur lui-même : « Si elle me voyait ce matin, peinant à me rendre de la salle de bains à mon fauteuil, pourrait-elle se retenir de me regarder avec autre chose que de la compassion ? »

Pour contrer leur dépression, plusieurs vieillards remettent leur confort (et davantage) entre les mains de soignantes professionnelles. L'autodérision et l'ironie créent efficacement la nécessaire distance face à la réalité ; ces facultés aident également le personnage à garder un semblant de dignité en présence d'une femme.

Pour illustrer son propos, le narrateur présente Myriam, une vieille amie. Comme tous deux veulent tromper l'ennui dans le quotidien, ils s'amuse à éplucher les colonnes nécrologiques. Un jour, elle tombe sur la photo d'un prétendant de jadis, un « zigue ridicule » et grossier. À l'époque, elle avait refusé de « s'envoyer en l'air avec ce péquenot, pas question ». Cependant, elle se montre soudainement inquiète : quelle photo choisirait-il pour sa notice funèbre, au cas où elle décède avant lui ? La réflexion du narrateur est laconique : « Chose certaine, sa mort ne me fera pas rire.¹ » Ailleurs, dans « À la grâce de Dieu », un homme, athée, en a assez de faire son ménage. Entre en scène Armande, travailleuse efficace, fervente catholique, autrefois jolie, à la langue bien pendue. En quelques semaines, elle retourne son nouveau patron comme un gant : « [E]n présence d'Armande je reprenais goût à la vie. Un peu comme si Dieu s'était mis à m'aimer. »

Il arrive qu'un personnage plus jeune surgisse parmi ces vieillards, comme Mathieu, aux velléités d'écrivain. Dès que sa femme Aline et leur fils Antoine s'absentent pendant quelques heures, il se jette sur son clavier, se sent l'égal de Philip Roth ou de Michel Houellebecq. Écrire lui donne « une sensation de puissance à nulle autre pareille », mais il déchanté en quittant sa table de travail. Sauf que ce jour-là, inspiré, il croit suivre un filon prometteur, s'emballe, oublie le temps et sa famille. Aline lui demande ce qu'elle devrait commander pour le souper. Il n'en croit pas ses oreilles en s'entendant affirmer qu'il ne mangera rien ce soir. La chute, aussi surprenante que d'autres dans le recueil, est si délicieuse qu'il vaut mieux laisser le lecteur la découvrir.

Deux nouvelles, plus brèves encore, se détachent de l'ensemble. « Mon père » reprend le thème de la solitude, mais d'une façon inhabituelle, car elle s'ouvre sur une réflexion, banale en apparence : « Je sais bien qu'il est parfaitement inutile de regretter

¹ La scène rappelle le jeu de Renée et Maxime dans *La Curée* de Zola, où les futurs amants s'amuse à scruter à la loupe (Renée est myope) les physionomies du Tout-Paris dans un album de photos.

la moindre parcelle de son passé. » Dans un rêve, le narrateur, âgé de plus de quatre-vingts ans, rencontre lors d'une promenade son père, tel qu'il était dans la quarantaine. S'ensuit un échange où, pour la première fois, le fils se sent à l'aise en présence de son géniteur. Pendant sa jeunesse, il l'avait taxé, comme Kafka d'ailleurs, de « brute » imposant sa volonté. Ici, il lui demande s'il a été heureux dans la vie. Son père répond avec douceur. Le vieillard, redevenu adolescent, comprend qu'il a été aimé. Au réveil, il parle de nouveau à cet inconnu de jadis, sachant bien qu'il est trop tard pour rattraper le temps perdu — car il avait « mis cinquante ans à admettre [que s]on père était un timide ». Deux phrases, très graves, terminent la nouvelle : « Mais n'a-t-il pas droit à mon amour posthume ? Sous peu, tout deviendra posthume en ce qui me concerne. »

Le second texte, « Un musée pour moi tout seul », est peut-être le plus intime du recueil et le plus révélateur du tempérament de l'auteur. Celui-ci aimerait visiter, de préférence la nuit, un petit musée où il trouverait, à sa surprise, « des objets, des photos, des souvenirs de [s]a plus lointaine enfance », jusqu'aux sanglots de son enfance. Pourquoi ce lieu où il ne serait qu'un spectateur solitaire et passif ? C'est ignorer l'émotion en entrant dans « ce jardin secret » et le mouvement de l'âme face au jeune garçon sensible qu'il a été, « si différent du vieil homme qu'[il est] devenu ». Ce musée, qui ne ressemblerait en rien à un cabinet de curiosités, n'appartiendrait qu'à lui, puisque ce « capharnaüm » constitue en effet la base de sa vie d'adulte. Probablement pour éviter d'être taxé d'égoïsme, il aimerait montrer ce clos à « une vieille dame esseulée », la même qu'il avait invitée au cinéma vers 1956, pour lui faire découvrir ce qu'il était, adolescent, car il n'est pas « de ceux qui survivent à leur mort ». Pourquoi lui revient-il cette femme, dont il a oublié jusqu'au prénom et l'apparence, tout comme il ne se rappelle plus du titre du film, sauf qu'Edwige Feuillère ou Simone Renant y jouaient ? Dans ce récit il lui importe de retrouver une présence humaine devant la mort qui, le tuant, efface jusqu'à la mémoire de ce qu'il a été. Main dans la main, la Camarde et le

temps travaillent à oblitérer l'existence de chacun de nous — en attendant des archéologues prêts à exhumer des chefs-d'œuvre oubliés.

Pour terminer, écoutons Michel Lord sur les raisons pour lesquelles il tient Gilles Archambault pour l'un des écrivains majeurs du Québec : « La principale serait qu'il a su cultiver un jardin esthétique, un ton très particulier, en tourbillonnant pour ainsi dire autour de ce qui fait l'essence de l'être humain². »

² *25 ans de nouvelles québécoises par ses meilleurs nouvelliers et nouvellières (1996-2020)*, Bromont, Les éditions de La Grenouillère, 2022, p. 30.